

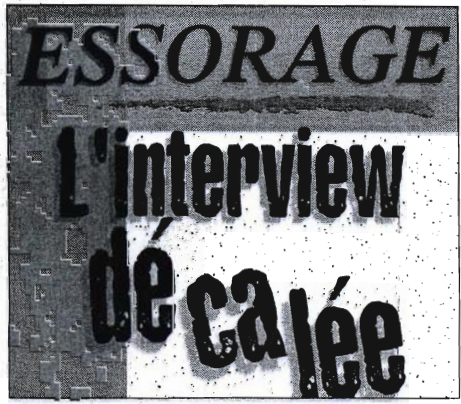
JEANNE BROUSSE

Une femme juste

Jeanne Brousse est une Juste. Une femme d'honneur, de conviction, une résistante dans l'âme. C'est en 1974 qu'elle a reçu des mains du consul général d'Israël à Paris la médaille des Justes, seule distinction civile créée en Israël pour honorer ceux qui, pendant la deuxième guerre mondiale, ont sauvé des juifs de la barbarie nazie. A ce jour, 16 000 médailles ont été décernées dans le monde, dont 3 000 en France. En 1939, Jeanne travaillait à la préfecture d'Annecy. Réaliser de fausses cartes d'identité, aider les rescapés des

Glières ou les réfractaires au STO, cacher des juifs... tel était son quotidien. Pour Jeanne il s'agissait de faire son devoir rien de plus. Aujourd'hui c'est un autre devoir qu'elle accomplit quotidiennement : un devoir de mémoire. Membre de plusieurs associations et vice-présidente de celle des Justes de France, elle témoigne dans les écoles, les lycées, partant à la rencontre des jeunes. Car comme elle le dit si bien : « nous sommes les derniers témoins directs de cette époque. »

Joanna BOUVARD



Vous êtes originaire d'Annecy ?

Je ne suis pas née à Annecy mais je suis de mère haut-savoyarde et de père savoyard. J'ai vu le jour près d'Aix-les-Bains.

Vous avez reçu la médaille des Justes en 1974, qu'est ce que cela représente pour vous ?

Je ne savais pas ce que c'était à l'époque. J'étais plutôt prête à ne pas l'accepter... puis j'ai demandé des explications. C'est le premier président de la communauté juive qui a tenu à ce que l'on fasse une grande cérémonie à la synagogue lors de cette remise de médaille, en présence de personnalités du département. C'est la première fois que cela se faisait. J'étais la troisième dans le département à recevoir cette distinction. Depuis il y en a eu un peu plus de cinquante. Cette médaille c'est l'expression de la reconnaissance du peuple juif. Le mémorial Yad Vashem, établi sur le Mont du Souvenir à Jérusalem, est le lieu de la mémoire de tous ces morts dans les camps qui sont partis en fumée, qui n'ont pas de tombe... C'est ce mémorial qui leur tient lieu de tombeau. Yad Vashem signifie "lieu commémoratif des martyrs et des héros". Il a été créé en 1948. (...) On va avoir en octobre une remise de médailles à Notre-Dame de Bellecombe, ça va être formidable parce que c'est tout le village qui s'est impliqué. On a eu des témoignages de personnes d'Amérique, d'un peu partout... de tous ces gens qui ont été protégés. Il faut savoir que s'il y a eu 80 000 juifs déportés et 76 000 décadés, il y a eu quand même pas loin des trois-quarts des juifs de France qui ont été protégés. Les juifs étrangers étaient bien plus vulnérables. J'ai une amie qui me disait que pendant la guerre sa famille avait eu recours à au moins une vingtaine de foyers successifs qui ne se connaissent pas toujours mais qui acceptaient de les recevoir pour un jour, qui ouvraient leur porte pour deux soirs, qui ont aidé, qui ont tenté de faire quelque chose. Les gens qui l'ont fait ne pensaient pas faire un acte de bravoure, ils trouvaient tout naturel d'aider leur prochain.

Vous avez toujours des contacts avec les gens que vous avez sauvés ?

Les premières personnes que j'ai aidées étaient des juifs de Paris, ils ont gardé des relations avec mes parents, avec moi, c'est pour cela que j'ai eu assez vite la médaille des Justes. On correspondait, on se retrouvait, ils nous ont offert un voyage en Israël à mon mari et à moi. Je n'ai pas tenu la liste de tous les gens que j'ai secourus. Quand j'ai reçu la médaille des Justes j'ai reçu un bon paquet de lettres de personnes qui m'exprimaient leur reconnaissance et quand j'ai planté

mon arbre en Israël c'était très émouvant, des gens sont venus vers moi et m'ont dit que je les avais aidés, je ne m'en souvenais pas.

Pendant la guerre vous étiez en poste à la préfecture ?

J'avais fait des petits remplacements en 1938 et puis en 1939 quand on a mobilisé les hommes, il y avait du personnel manquant et c'est là que j'y suis entrée. Je ne pensais pas y rester toute la guerre mais vu les circonstances... On était très patriotes chez nous, on acceptait mal la défaite et c'était l'occasion peut-être de faire quelque chose. J'ai fait des faux papiers, j'ai dissimulé des résistants, aidé des réfractaires au STO... Une fois une femme est venue me voir et m'a dit "nous sommes juifs et avons trois petites filles". Le père était rabbin, aumônier militaire et recherché par les Allemands. Je trouvais ça tellement abominable que je suis allée voir un chef de cabinet qui était assez jeune et avec qui j'avais d'assez bons rapports. Je lui ai dit : "j'ai honte d'être française quand je vois des choses pareilles". J'ai su plaider la cause ce jour là. Il m'a dit "bon, faites quelques cartes". Je leur ai fait de faux papiers. Il était interdit de leur prêter assistance et surtout il fallait les dénoncer... Au lieu de faire ça, une fois leur identité changée, je suis allée voir des

personnes que je connaissais et qui avait des appartements à louer. Puis je leur ai trouvé un emploi. Quand il s'agissait de juifs étrangers c'était beaucoup plus difficile. Les juifs allemands par exemple étaient vraiment entre deux feux. On disait "ceux là ce sont des boches" alors qu'ils étaient persécutés. Si je n'avais rien fait c'était refuser de porter assistance à personne en danger.

Vous deviez vous méfier de tout le monde ?

Oui, des collègues, des voisins... Les personnes que j'aidais m'en envoyaient d'autres... et après même si j'avais voulu m'arrêter je ne pouvais plus.

Vous vous êtes mariés à la fin de la guerre avec un homme qui travaillait aussi à la préfecture...

Oui, il était au cabinet du bureau du préfet. Il a quitté la préfecture par la suite.

« Dire non à l'injustice et à l'arbitraire »

Et lui n'était pas du tout au courant de vos activités ?

Non, il ignorait tout. Je le connaissais comme collègue. Je passais le voir de temps en temps, j'essayais de fouiner des renseignements. Sur la fin de la guerre je faisais du noyautage d'information pour la résistance, par exemple

quand il y avait un contrôle du Service de Travail Obligatoire (STO) et qu'à la préfecture on désignait les jeunes gens qui devaient partir en Allemagne. Comme mes parents j'ai toujours été résistante dans l'âme, dès le premier jour. Résister c'était déjà un état d'esprit, c'était dire non à l'injustice et à l'arbitraire. Dans notre cœur ça a été spontané. Je me disais "non ces jeunes ne peuvent pas aller au STO". J'avais un laissez-passer de nuit, c'était une bonne aubaine donc j'avais pris des noms et j'allais avertir les familles. La plupart ne sont pas partis en Allemagne. Et un jour je suis tombée sur un commerçant collaborateur qui m'a dit "mademoiselle vous manquez à votre devoir de réserve je vous dénoncerai, ça ne ce fait pas, c'est le devoir des jeunes de partir". J'étais suffoquée, je me suis dit ça y est ça va être mon tour, je vais perdre mon travail... En fait non, j'ai appris par la suite que ce monsieur avait été tellement "ennuyé" par la résistance qu'il avait fui et n'avait pas eu le temps de mettre ses menaces à exécution.

Aujourd'hui vous témoignez beaucoup dans les collèges, les lycées ?

Oui. Les jeunes me parlent souvent de liberté. Je leur dit vous avez un vélomoteur, une voiture pour les plus grands, vous faites ce que vous vou-

lez, vous partez où vous voulez, vous roulez la nuit, le jour... Nous, on ne pouvait même pas sortir de la ville certains soirs quand il y avait eu des exactions contre les Allemands. Il faut que je leur explique ce qu'est un couvre-feu... Un soir je me souviens je rentrais à bicyclette tard la nuit et je passais devant le lycée de jeunes filles, il y avait une guérite, un planton surveillait. Il a dû entendre la bicyclette. Tout à coup j'ai vu un faisceau lumineux qui balayait la rue. Il m'a arrêté, il a pris le laissez-passer, il a regardé la photo puis moi, pendant un bon moment... puis il m'a dit "ja, ja" et un autre mot qui voulait dire "vous pouvez y aller". Et je l'ai regardé. C'était un jeune, il devait avoir à peine 18 ans et il ne devait pas être très entraîné parce qu'il tremblait, j'ai vu qu'il tremblait... Ça, ça a été une émotion je vous assure.

Vous êtes allée dernièrement à Auschwitz lors des Journées Nationales de la Déportation...

Nous étions le train des Justes, il y avait 750 jeunes de toute la France, des professeurs, d'anciens résistants, des déportés. On a vécu dans le train pendant trois jours. On a traversé toute l'Allemagne, une partie de la Pologne et il y avait un wagon au milieu où se déroulaient des débats et des conférences. C'était très émouvant.

Vous étiez déjà allée

dans un camp de concentration ?

J'étais allée à Bergen-Belsen, à Dachau... Nous sommes les derniers témoins alors on compte sur la relève de la jeunesse. Depuis un an ou deux, le Conseil Général et l'Education Nationale nous aident énormément donc maintenant on va pouvoir faire du bon travail. Avant il fallait mendier de l'argent. Maintenant c'est parti sur des bases solides, j'ai bon espoir parce qu'il y a aussi des professeurs qui s'investissent beaucoup plus qu'avant. Pour les élèves des témoignages directs comme ça c'est très parlant. Lorsque je suis sollicitée, je refuse le moins possible d'aller dans les classes même si c'est quelque fois fatiguant. J'ai eu 80 ans mais j'ai encore la santé pour le faire. C'est un devoir, un devoir de mémoire surtout. Je le dit souvent aux jeunes : tout pourrait recommencer, c'est vite fait vous savez d'entraîner une foule, d'intoxiquer la population... L'homme est capable du meilleur comme du pire, c'est vrai, ça se vérifie tous les jours.

A quel moment de votre vie avez-vous été la plus heureuse ?

Pendant la guerre je n'étais peut-être pas heureuse mais j'avais la conscience en paix et c'est ça l'essentiel. C'était ma vérité, on combattait pour notre retour à la liberté. Le bonheur m'est venu plus tard avec toutes ces manifestations de gratitude. Avoir la conscience en paix, aller dans le sens de la justice... c'était l'essentiel.

« Je crois en l'homme, à ce qu'il a de bon »

Vous n'avez pas de haine aujourd'hui ?

Non, j'ai beaucoup d'amis allemands d'ailleurs. C'est au nazisme que l'on en veut. On est quand même étonné qu'un peuple de haute culture comme l'Allemagne se soit laissé subjugué, c'est pour ça que je mets sans cesse en garde les jeunes... Cela peut recommencer.

Aujourd'hui est-ce que vous avez des regrets ?

Non, ou alors de ne pas avoir fait plus, de ne pas avoir pu en faire davantage... mais c'était très difficile et c'était mettre encore un peu plus les miens en danger.

Vous êtes quelqu'un d'optimiste dans la vie ?

Oui plutôt... et puis j'ai une certaine foi, je suis de sensibilité chrétienne, ça aide à voir l'avenir sous le regard de l'espérance. Et puis je crois en l'homme, à ce qu'il a de bon.

Quel souvenir de vous aimeriez-vous laisser ?

Je ne sais pas quelle image je vais laisser et ça ne m'inquiète pas. Je veux que l'on sache que j'ai toujours été à la recherche de ce qu'il y a de meilleur et si j'ai fait des erreurs c'était involontaire.



Jeanne Brousse croit en l'homme, envers et contre tout.